

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LES CONTEMPLÉES

PAULINE HILLIER

LES CONTEMPLÉES



VOIR DE PRÈS

© 2023, La Manufacture de livres.

© 2023, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-616-3

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

Il est vingt heures, le soleil se couche sur Tunis. Dans la voiture, un flic me met en garde : là où je vais ça ne va pas être facile, il va falloir rester sur mes gardes et me méfier de tout le monde. Je ne sais pas où l'on me conduit, personne ne m'a expliqué. Des gens ont parlé en arabe autour de moi toute la journée, des officiers de police ont passé des coups de fil, d'autres m'ont observée gravement pendant de longues minutes avant de pousser de grands soupirs, une avocate a fait un passage éclair, toute en sueur, l'air affolé, une pile de dossiers sous le bras et des lunettes de soleil sur la tête, m'assurant qu'elle ferait tout son possible pour me sortir de là, mais personne ne m'a exposé le programme. Ça a eu l'air

de leur sembler évident. Pourtant, plus les heures passent et plus rien pour moi ne l'est. Mon cerveau colle en vrac des images sur les mots que le flic prononce : « Il y a des tueuses. Il faut faire attention. Il ne faut pas leur faire confiance. Elles te dépouilleront, elles te frapperont, ou même pire. Il y a des folles là-bas. » Je serre les dents. Je sais qu'il veut me faire peur. Il guette ma réaction dans le rétroviseur mais j'évite soigneusement son regard. Je ne veux pas lui donner satisfaction. Je joue la fille qui en a vu d'autres, moi qui en ai vu si peu pourtant. Je scrute le paysage par la fenêtre en essayant de recueillir un maximum d'informations. Les rues défilent dans la pénombre. Des automobilistes, des motards et des piétons sont emportés par leurs trajets quotidiens, l'air concentré ou absent. Quelques arbres sans feuilles et recouverts de poussière tremblent au

passage des camions. Un chien errant lève la patte contre un tronc puis repart en trotinant. Devant une épicerie une bande de pigeons a pris d'assaut un sac de semoule éventré, un homme sort les bras en l'air pour les chasser. Nous poursuivons notre course. Les passants se font plus rares. Je guette les panneaux pour tenter de localiser l'endroit où nous allons, mais la plupart sont en arabe. Les rues se ressemblent et la ville devient vite un labyrinthe dans lequel le chauffeur semble tourner volontairement en rond pour me perdre. Comme si je n'étais pas déjà assez paumée.

Voilà des heures qu'on me trimballe d'un endroit à l'autre. Mes poignets menottés passent de mains en mains, les mains me traînent de lieu en lieu. On me crie des choses en arabe sans prendre la peine de les traduire. On tire sur ma laisse comme sur celle d'un

animal apeuré. La pénombre est partout à présent, elle enveloppe les silhouettes, se répand dans les rues, entre dans la voiture, m'écrase contre le siège en cuir, pénètre ma gorge et mes oreilles, me gagne tout entière. Après des kilomètres de façades, la voiture de police ralentit enfin, passe sous un imposant fronton et s'engouffre dans un couloir sombre. « Bienvenue à la Geôle », me lâche le conducteur dans un rire moqueur. Un frisson me saisit tandis que la voiture s'enfonce dans la gueule béante du monstre. Les portes se referment sur moi en un boucan sinistre, grilles qui s'entrechoquent, gonds rouillés qui grincent, lourdes chaînes qu'on attache. Cette fois ça y est, le système carcéral vient de m'engloutir. Il n'a fait qu'une bouchée de moi. Je déglutis en même temps que lui, une énorme boule dans ma gorge.

Le flic gare la voiture mais je n'ai plus franchement envie d'en sortir. Il descend, ouvre ma portière et m'attrape par le coude. La suite du trajet se fait à pied. Toujours menottée, je suis escortée par deux officiers le long d'un chemin en terre battue. J'en profite pour repérer un peu les lieux. Un imposant mur d'enceinte surplombé de fils barbelés nous coupe du monde. Au bout du chemin, la silhouette lugubre d'un bâtiment en béton se détache. Sur la droite, une cour grillagée enferme plusieurs dizaines d'hommes, jeunes pour la plupart, pieds nus dans la poussière. Ils s'agglutinent le long du grillage pour lorgner la curiosité qui débarque, cherchent mon regard sans toutefois oser m'interpeller. Des gardiens les surveillent de loin d'un œil menaçant. De l'autre côté sur ma gauche, un groupe patiente en file indienne devant un homme accroupi qui leur dis-

tribue de la nourriture. Une louche de bouillie rouge jetée dans un cul de bouteille en plastique, et au suivant. Mon estomac se noue à l'idée de prendre ici mon prochain repas. Mais je n'ai pas le temps d'y penser davantage car les policiers me poussent dans le dos pour que j'accélère le pas. Nous parvenons jusqu'à l'entrée du bâtiment, grimpons les trois marches en ciment du perron puis pénétrons à l'intérieur. Un halo verdâtre enveloppe la pièce. Verts les murs, vert le sol, verts les meubles, verts les gens, vert l'air qu'on respire. Je deviens verte moi aussi, sitôt entrée, saisie à la gorge par une puissante odeur d'égouts et de corps sales. Un épais comptoir de bois traverse le hall principal. Massif, on le croirait taillé d'un seul bloc, tout comme l'homme au guichet avec lequel mon escorte entame la discussion. Ce père fouettard doit bien faire dans les

cent kilos. Derrière lui les longues éta-gères en bois sont vides, si ce n'est l'épaisse couche de poussière ocre qui recouvre les planches. Le seul objet que je remarque est un énorme registre. On me place dos au mur et on m'ordonne de ne pas bouger. Le temps passe. Des gardiens, en pantalon noir et chemise beige, matraques, menottes et clés à la ceinture, déambulent d'un couloir à l'autre. Ils sont gras, suants et effrayants. La seule femme de la bande ne détonne pas, bien que sa démarche boiteuse et son regard bigleux lui donnent un côté cartoon assez comique. Elle s'approche de moi, caresse une mèche de mes cheveux, et m'assène un gros sourire dégueulasse encore plus glaçant qu'un mauvais regard, avant que des détenus l'interpellent du fond du couloir. Elle repart en claudiquant comme une oie, les pieds en dedans et le pas saccadé. Je

me penche discrètement pour essayer de voir les cellules, à gauche, puis à droite, sans parvenir à distinguer grand-chose hormis des enfilades de barreaux à la peinture écaillée. À intervalles réguliers des colonnes de détenus passent devant moi. Ils ont des mines patibulaires : menaçantes, hébétées ou brisées de fatigue. Ils sont sales, débraillés, pieds nus et beaucoup d'entre eux ont des cicatrices ou des plaies récentes sur le visage. Il y a des adolescents aussi. *Slumdogs* misérables qui passent et repassent une serpillière ou un balai à la main. Ils servent de larbins aux gardiens qui les sifflent et leur gueulent des ordres. Ils obéissent, tête penchée, comme de pauvres petits forçats. Sur le sol je remarque à plusieurs endroits des taches de sang frais. Des scénarios sordides me passent par la tête. Je me concentre pour ne pas paniquer et pour

parer à toutes les éventualités. Au milieu de ma gueule déconfite deux pupilles s'allument, noires et brillantes. Mes poings se serrent, mes muscles se tendent, pour la première fois de ma vie je me prépare à me battre. Mes mains sont prêtes à taper n'importe où, n'importe comment, à s'agiter dans les airs, à se balancer de gauche à droite, comme elles le pourront. J'ai la sensation assez nouvelle de devoir défendre ma peau. Je ne sais pas du tout comment m'y prendre mais je taperai dans le tas s'il le faut. Pourtant pour l'heure il n'y a guère que mes pensées angoissées et quelques mouches opiniâtres qui m'assaillent. Est-ce que je perds déjà la boule ? Prisonnière depuis quelques heures et déjà en roue libre. La vraie bagarre a en fait lieu à l'intérieur de mon crâne, la peur et la raison se livrent un terrible round. Au loin j'entends des voix de femmes qui appellent.

De temps en temps un gardien répond à leurs demandes, ici de l'eau, là du feu. Je suis terrorisée à l'idée de me retrouver en cellule avec elles. Je les imagine aussi effrayantes que leurs alter ego masculins. Je ne veux pas passer la nuit avec elles. Je préférerais encore être mise à l'isolement. Je veux parler à un avocat, à l'ambassade, à quelqu'un qui pourrait répondre à mes questions, m'expliquer ce qui m'arrive. Je suis tombée au fond d'un puits mais aucune mission sauvetage ne semble se mettre en branle pour me tirer de là.

Même les deux flics qui m'ont accompagnée me faussent compagnie. La paperasse remplie ils prennent congé du tenancier sans même me jeter un regard. Ils redescendent l'allée centrale, remontent dans leur voiture, repassent sous le fronton, roulent dans les rues de la ville, arrivent au commissariat, garent